

*Genre Humain (Mankind) et  
La Sommination de Tout-Homme (Everyman)*  
Mise en contexte d'André Lascombes

coll. « Traductions introuvables : Théâtre Anglais Médiéval », 2021  
mis en ligne le 27/10/2021,

URL stable <<https://sceneeuropeenne.univ-tours.fr/traductions/mankind-everyman>>.

**Traductions introuvables**

est publié par le [Centre d'Études Supérieures de la Renaissance](#)  
Université de Tours, CNRS/UMR 7323

**Responsable de la publication**

Benoist PIERRE

**Responsable scientifique**

Richard HILLMAN

---

**Mentions légales**

Copyright © 2021 - CESR. Tous droits réservés.  
Les utilisateurs peuvent télécharger et imprimer,  
pour un usage strictement privé, cette unité documentaire.  
Reproduction soumise à autorisation.

ISSN 1760-4745

---

**Date de création**

Juin 2008

**Dernière révision**

Octobre 2021



# *Genre Humain (Mankind) et La Somme de Tout-Homme (Everyman) :* mise en contexte

André LASCOMBES

Centre d'Études Supérieures de la Renaissance, Tours

Évoquer en quelques lignes la situation économique, politique, idéologique et religieuse de l'Angleterre depuis la fin du Moyen Âge jusqu'au début de la période Tudor est une entreprise délicate. De la mise en place à très gros traits qui suit et fixe les grandes lignes d'une problématique complexe, le lecteur voudra bien, selon ses besoins et objectifs, passer à certains des ouvrages mentionnés et classés dans la bibliographie sommaire qui fait suite au dossier.

La phrase par laquelle Francis Rapp clôt presque son introduction à l'ouvrage « *L'Église et la vie religieuse en Occident à la fin du Moyen Âge* » peut servir d'exergue à toute présentation de la dite période et aux divers secteurs ici brièvement balayés : « Comme l'Occident tout entier, après 1300, l'Église entrait dans l'âge des déséquilibres et des contradictions »<sup>1</sup>.

## Rupture climatique et répercussions

Dans son premier ouvrage publié en 1967, Emmanuel Leroy-Ladurie souligne le fait déterminant, mieux reconnu aujourd'hui, que constituent (vers 1310, puis à nouveau vers la moitié du XIV<sup>e</sup> siècle et enfin dans les années 1375) des séries d'années très froides affectent toute l'Europe<sup>2</sup>. Sur des populations devenues pléthoriques à

1. Francis Rapp, *L'Église et la vie religieuse en Occident à la fin du Moyen Âge*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, Presses Universitaires de France, « Nouvelle Clio », 1971, p. 7.

2. L'historiographie relativement récente dont Jacques Heers rend compte (in *L'Occident aux XIV<sup>e</sup>*

la fin d'un XIII<sup>e</sup> siècle fécond en avancées techniques et réalisations culturelles, dans une économie agricole fragile, où les stocks sont difficiles et souvent insuffisants, les détériorations brutales des récoltes ont des effets désastreux. À la faveur des famines mémorables qui s'ensuivent, l'arrivée en Europe vers 1348, et en Angleterre dès 1349, de la peste bubonique, dite Peste Noire (*Black Death*), fait des ravages aggravés. Même si le tribut humain n'est pas, en Angleterre, sensiblement plus lourd qu'ailleurs, l'organisation médiévale du « manoir » qui y subsiste disparaît à pans entiers<sup>3</sup>.

Beaucoup de terres et domaines manoriaux laissés à l'abandon du fait de l'épidémie sont progressivement rachetés par des marchands et artisans prospères. Ceux-ci, avec quelques tenanciers (*tenants*) heureux, constitueront peu à peu une nouvelle classe agricole plus ouverte à la novation et à l'exploitation industrielle. À l'inverse, les plus pauvres des micropaysans, attachés à la terre seigneuriale ou confinés jusque là sur de misérables terres louées, alimentent une main-d'œuvre misérable, et parfois errante, qui se loue à ces nouveaux propriétaires, ou va rejoindre la plèbe misérable qui s'entasse dans les faubourgs et peut alimenter des foyers de rébellion. Les retours de l'épidémie, en 1361, 1368, et encore plusieurs fois au XV<sup>e</sup> siècle, entretiennent aussi une obsession de la mort qui s'exprime dans les mentalités comme dans les œuvres d'art<sup>4</sup>.

## La Guerre de Cent Ans (1337-1455) et ses désordres socio-politiques

Ce que l'on appelle ainsi est une suite irrégulière de batailles, invasions et pillages qui ont surtout pour théâtre le sol de France, mais dont les conséquences, économiques et politiques, n'épargnent pas durablement l'Angleterre. L'une de ses causes est

*et XV<sup>e</sup> siècles : aspects économiques et sociaux*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, Presses Universitaires de France, « Nouvelle Clio », 1970) signale l'importance du volume capital d'Emmanuel Leroy Ladurie (*Histoire du climat depuis l'an mil*, Paris, Flammarion, « Nouvelle bibliothèque scientifique », 1967), fondé sur les conclusions des divers travaux liés à cette question.

3. Sur tous les aspects de ce traumatisme on consultera pour l'Europe, J. Heers, *op. cit.*, et Michel Balard, Jean-Philippe Genet et Michel Rouche, *Le Moyen Âge en Occident*, Paris, Hachette, « HU histoire université », 1991, *passim*. Pour l'Angleterre, on se référera d'abord à John A. F. Thomson, *The Transformation of Medieval England, 1370-1529*, Londres, Longman, 1983. Robert W. Ackerman, dans son œuvre, *Backgrounds to Medieval English Literature*, New York, Random House, 1966, ébauche les grandes lignes de la vie religieuse et anthropologique de l'homme médiéval : utile malgré son âge.

4. Les ouvrages cités de J. A. F. Thomson et de M. Balard *et al.* introduisent à ces problèmes et à leur bibliographie spécifique.

dynastique : le roi Edouard III (1327-1377) a des droits sur la couronne de France dont il finit par tirer argument. Mais la raison principale semble bien d'ordre économique : l'Angleterre souhaite conserver la Guyenne et le commerce des vins de Bordeaux (le *claret*) d'une part, et de l'autre, n'entend pas voir les Français renforcer leur présence et leur influence sur les marchés flamands de la laine à la faveur de la victoire, en 1328, de Philippe de Valois (1328-1350) sur les bandes flamandes. Ce siècle d'affrontements qui appauvrit les deux pays (destructions, pillages, dépenses outrancières, etc.) et y exacerbe aussi les tensions économiques et politiques, est d'abord favorable aux Anglais. Après la défaite de Crécy (1346) le roi Jean le Bon est fait prisonnier à la bataille de Poitiers (1356). Le Dauphin Charles saura pourtant profiter un peu plus tard d'une campagne aventureuse des troupes d'Edouard pour le battre et signer la paix de Brétigny (1360). Devenu Charles V en 1364, il prépare matériellement et diplomatiquement avec des troupes bien commandées (B. Du Guesclin) une reprise des campagnes (1369-1373 et 1376-1380) qui voit les Anglais perdre beaucoup de leurs possessions et les éloigne pendant près de trente ans du sol français. Après la mort d'Edouard III en Angleterre, le règne de son petit-fils Richard II (1377-1399) est brutalement interrompu par la rébellion de son cousin Henry de Lancastre qui le destitue et règne à sa place sous le nom d'Henry IV (1399-1413). Cette *Lancastrian Revolution* va préluder d'abord à de nouveaux succès anglais en France. À la faveur de difficultés dynastiques (la mort de Charles V puis la folie de Charles VI) et de rivalités aristocratiques (celles des partis Bourguignon et Armagnac) les Anglais sont appelés. Ceux-ci, commandés par leur roi Henry V, écrasent la chevalerie française à Azincourt (1415). Par le traité de Troyes le roi anglais, qui épouse Catherine de France (1420), devient l'héritier du trône de France. Tout paraît perdu dans un pays coupé en deux, entre le parti Armagnac qui s'allie au roi et les Bourguignons de Philippe le Bon (1419-1467) qui soutiennent la cause anglaise. La mort d'Henry V (1422) et les difficultés de la régence en Angleterre d'une part, le sursaut d'un sentiment qu'on peut dire national en France (avec l'épisode de Jeanne d'Arc et le sacre de Reims, 1425-1431), font à nouveau basculer la fortune. Par le traité d'Arras (1435) qui reconnaît aux Anglais la possession des domaines français, Philippe le Bon renonce à l'alliance anglaise contre l'abandon de l'hommage au roi. Tandis que de nouvelles batailles (Formigny, 1450, Castillon, 1453) aident à reconquérir la Normandie et la Guyenne, l'Angleterre sombre à son tour dans de longues luttes intestines divisant profondément et intimement le pays : en 1453 éclate la fratricide guerre des Roses, ou des Cousins (1453-1485), entre la maison de Lancastre (Rose rouge) et la maison d'York (Rose blanche). Fertile en batailles et en crimes, favorisant partout la division, la surenchère et la rapine, elle ne prend fin qu'avec la victoire sur le dernier York (Richard III, défait à Bosworth Field en 1485)

d'un nouvel usurpateur. Celui-ci, Henry Tudor, de sang gallois, installe sur le trône une nouvelle dynastie (1485-1603).

C'est donc à la tête d'un pays meurtri par les querelles, divisé en factions, et qui a finalement perdu presque toutes ses possessions françaises, que va devoir s'imposer le nouveau roi Henry VII (1485-1509)<sup>5</sup>.

## La situation économique et sociale

À partir de données trop éparées, les historiens jugent prudemment que trois tendances majeures caractérisent l'Angleterre à partir des premières décennies du xv<sup>e</sup> siècle :

- un rétablissement progressif de la démographie qui retrouve des valeurs proches de la fin du xiii<sup>e</sup> siècle.

- la triple migration, géographique, professionnelle et statutaire, d'une part importante de ses populations. Migration professionnelle et statutaire des nouveaux propriétaires fonciers dont beaucoup constitueront une « *landed gentry* », habitant sur ses terres et qui dans bien des cas va promouvoir une industrie rurale fondée sur la culture et sur l'élevage (surtout celui du mouton). Cette inflexion de l'agriculture anglaise est l'une des sources (jusqu'aux excès de la Renaissance et avant l'arrivée du mérinos espagnol dont la laine concurrence celle du mouton anglais) de la prospérité économique du pays et du développement de certaines régions côtières (Londres, York, Bristol). À l'inverse, on l'a déjà vu, les plus pauvres constituent une population déracinée, inquiétante par les désordres qu'elle suscite (bandes de vagabonds qui, même en temps de paix retrouvée, sont vite prêts à se joindre aux mouvements de révolte sociale : la révolte des paysans (*The Peasants' Revolt*) de 1381 où il est symptomatique qu'apparaissent parmi les leaders des prêtres de campagne comme John Ball. Et à nouveau, entre autres, le mouvement de Jack Cade en 1450<sup>6</sup>.

5. Pour ces questions (plus compliquées de par l'extension même des champs qu'elles couvrent), les ouvrages de base conseillés en notes 2 et 3 sont ici encore le premier investissement. À compléter éventuellement par celui de Harry A. Miskimin, *The Economy of Early Renaissance Europe, 1300-1460*, Englewood Cliffs, N.J., Prentice-Hall, 1969.

6. Sur les mouvements sociaux anglais du xiv<sup>e</sup> siècle, R. B. Dobson, *The Peasants' Revolt of 1381*, éd. Gwyn A. Williams, 2<sup>e</sup> éd., Londres, Macmillan, 1993, est une source sûre d'information. Pour le soulèvement de 1450, né de difficultés économiques passagères dans le Kent, sur fond d'affrontements de grands feudataires durant le règne d'Henry VI, voir J. A. F. Thomson, *op. cit.*, chap. 21 et 23.

- il faut souligner, enfin, que l'Angleterre du sud-est et surtout l'East Anglia, plus proches des avancées commerciales venues du continent, plus proches aussi du pouvoir royal rétabli à la fin du siècle, abritent des groupes sociaux économiquement et techniquement plus évolués, plus facilement aussi par les idées nouvelles venues des foyers idéologiques et commerciaux que sont Flandres et Rhénanie. C'est là, entre autres, que vont prendre racine les premières entreprises de commerce maritime, de nouvelles industries comme l'imprimerie, ou encore des remises en cause de l'ordre religieux. Les quelques pages des études de J. C. Lejosne et Luc Bergmans permettront de prendre rapidement conscience des ressemblances et des liens entre ces deux foyers de part et d'autre de la Mer du Nord<sup>7</sup>.

L'action du roi Henry VII, souvent sous-estimée parce que prudente et modeste, exploite en réalité ces virtualités positives et prépare l'Angleterre à certaines des mutations qui feront la Renaissance.

### Le politique : remise en route vers un autre ordre

Sur le plan intérieur, Henry VII, roi souvent négligé, restaure les droits et les ressources financières de la Couronne, et donc l'autorité royale. Restreignant du même coup les ambitions des grands feudataires, il appelle aux affaires les milieux actifs des classes nouvelles (la méritocratie). Sa sage magnanimité va aussi désamorcer les tentatives d'insurrection qui éclatent dès le début de son règne. En politique intérieure, ce monarque avisé, en épousant Elisabeth, héritière de la maison d'York et reine remarquable, met enfin un terme aux vieilles dissensions entre les deux lignées rivales.

À l'extérieur, il a l'habileté de se concilier deux adversaires potentiels et de trouver pour le pays une place équilibrée dans les complexités de la politique européenne : ceci en mariant son aîné, Arthur, Prince de Galles, à l'Espagnole Catherine d'Aragon, et en donnant sa fille Marguerite au roi d'Écosse Jacques IV.

Enfin, favorisant la classe dynamique des marchands plutôt que les barons

7. J. C. Lejosne, « *Everyman et Elckerlic* », in *Présentation historique et critique*, éd. Jean-Louis Duchet et Claude Gauvin, Poitiers, Association des médiévistes anglicistes de l'enseignement supérieur, 1982, p.37-61; Luc Bergmans, « *Elckerlyc et Everyman* », in '*Everyman*' *Studies*, éd. Richard Hillman, Coll. Theta – Théâtre Anglais, vol. VIII(a), numéro spécial, publication en ligne, Scène Européenne, Centre d'études supérieures de la Renaissance, Tours, 2008 (<<https://sceneeuropeenne.univ-tours.fr/theta/thetasA>> ; consulté le 20 avril 2021), p. 1-7.

indisciplinés dont les ambitions dynastiques divisèrent le peuple anglais, il pousse au développement du commerce et de la flotte (il fonde la *Navy*), engageant aussi le hardi John Cabot qui dès 1496 découvre la Nouvelle-Écosse et Terre-Neuve. Il prépare ainsi l'arrivée du commerce anglais sur la scène maritime jusque là dominée, au Nord par les marchands de la Hanse, en Méditerranée et dans l'Atlantique par Génois et Portugais, puis par les Espagnols<sup>8</sup>.

### Le religieux et le spirituel : désordres anciens et menace de nouvelles mutations

Pour synthétiser clairement les choses, il faut sur ce sujet important et compliqué, rappeler deux éléments apparemment contradictoires mais étroitement corrélés qui caractérisent la vie religieuse et spirituelle de l'Europe chrétienne de la fin du Moyen Âge.

Le premier est la crise que connaissent les rapports de l'institution ecclésiastique avec le pouvoir mondain comme avec les chrétiens d'ailleurs. Ce qu'il faut bien appeler la monarchie pontificale se heurte à nouveau aux princes (Philippe le Bel au début du XIV<sup>e</sup> siècle, les rois anglais plus tard) sur des problèmes d'autorité ecclésiastique et de finances. Mal réglé par les conciles, en raison aussi des désordres à Rome et en Italie, ce long conflit entraîna le choix d'Avignon comme lieu de séjour du Pape de 1309 jusqu'en 1365. Mais le retour du pape Grégoire XI dans la Ville Eternelle se heurta au refus des Romains et un deuxième pape fut élu en 1378. Le Grand Schisme commençait (1378-1417). Ce partage de l'autorité papale ébranlait les consciences. La double résidence occasionna aussi une inflation de la cour papale, en Avignon surtout, accroissant les problèmes financiers. Pour majorer ses ressources et son influence, elle accrut charges, taxes et revenus divers, jusqu'à des excès répréhensibles (vente de bénéfices, d'indulgences) propres à déconsidérer l'institution parmi le peuple chrétien. À la résorption du schisme, toutefois, la papauté ne retrouvera pas le prestige perdu<sup>9</sup>.

8. Pour le règne, historiquement assez négligé, du premier Tudor (qui cultiva l'effacement autant que son fils Henry VIII le panache), on peut se référer à l'étude, déjà ancienne mais démonstrative, qu'est le *Henry VII* de Roger Lockyer, 2<sup>e</sup> éd., Londres, Longman, 1983. On trouvera un complément dans le chapitre que J. Heers consacre à ce sujet (*op. cit.*, livre 2, 2<sup>e</sup> partie, chap. 2).

9. Les différentes questions touchant à la religion évoquées dans cette partie de la « Mise en contexte » exigent de partir encore de l'ouvrage de base qu'est celui de M. Balard *et al.*, *op. cit.*, éventuellement complété par l'étude de Paul Payan *Entre Rome et Avignon : une histoire du Grand Schisme, 1378-1417*,



Par ailleurs et à l'inverse, la vie religieuse des fidèles évolue, en se personnalisant, vers plus d'intériorité mais aussi d'émotivité. Les mouvements de rénovation (d'abord d'origine bénédictine, puis dominicaine) qui se succèdent en Occident entre x<sup>e</sup> et xii<sup>e</sup> siècles et qui entraînent dès le xiii<sup>e</sup> la création des ordres mendiants, en sont les marques successives. Ils induisent par là même des mouvements hérétiques (Vaudois au xii<sup>e</sup>, Cathares au xiii<sup>e</sup>, Hussites) qui, devenant menaçants, seront sévèrement réprimés. Ce goût pour la ferveur de la relation personnelle a des effets positifs : la figure du Fils de Dieu, intercesseur, celle de Marie, médiatrice, ou de nombreux saints sont l'objet dès le xiii<sup>e</sup> siècle d'une dévotion accrue, accentuant le poids du symbole central qu'est la Passion rédemptrice du Christ, ainsi que de l'Eucharistie qui en est comme une participation mémorielle. Sa place dans le rite, dans les écrits dévots et les sermons, mais aussi au théâtre et dans ses dérivés spectaculaires que sont, entre autres, les « images de pitié » (reproduites à partir de blocs en bois utilisés dans l'imprimerie fin xv<sup>e</sup>) nourrit une pratique, obsessionnelle jusqu'à la superstition, de la contemplation du sacrifice christique. L'exigence d'intensité spirituelle suscite par ailleurs – entre autres dans les milieux mystiques d'une Europe du Nord singulièrement active – un courant nouveau que l'on appellera *devotio moderna*. Née en Brabant, de l'influence du mystique Jan van Ruysbroek (1293-1381), cette quête spirituelle par approfondissement de la pratique personnelle sera plus tard amplifiée par le succès européen qu'aura le best-seller européen *L'Imitation de Jésus Christ*, aux multiples rééditions généralement attribué à Thomas a Kempis<sup>10</sup>. Pour vivre cet itinéraire christique, des groupes de dévots, à l'imitation des ordres religieux, choisissent de vivre en communautés dont les pays flamands nomment les membres *beqaerts* au masculin, et *beguines* au féminin, tandis que leurs équivalents italiens (*disciplinati* ou *laudi*) manifestent, eux, publiquement

Paris, le Grand livre du mois, 2009, ou à nouveau pour la situation religieuse en Angleterre, J. A. F. Thomson, *op. cit.*, chap. 34 à 41, et pour l'Europe, F. Rapp, *op. cit.*, chap. 11 et 13. Pour les mises en place littéraires, on recommande, pour la fin du Moyen Âge anglais, l'ouvrage d'André Crépin et de Hélène Taurinya-Dauby, *La littérature anglaise du Moyen Âge*, Paris, Nathan, « Nathan Université », 1993, que l'on pourra compléter, pour plus de détails, par le *compendium* d'excellente facture qu'est le *Medieval Literature*, in *New Pelican Guide to English Literature*, éd. Boris Ford, 2 vols, Harmondsworth, Middlesex, Penguin, 1982.

10. Au-delà des deux ouvrages de base cités de F. Rapp et de M. Balard *et al.* (et de leurs allusions à ces mouvements et au climat d'affectivité religieuse liés à la *devotio moderna*, qui se répand du Nord de l'Europe jusqu'à l'Italie), on lira avec profit l'article de Catherine Vincent, « L'imitation de Jésus-Christ », in *Histoire du monde au xv<sup>e</sup> siècle*, éd. Patrick Boucheron, Paris, Fayard, 2009, p. 470-475.

des pratiques incluant parfois la flagellation<sup>11</sup>.

Cette quête d'intensité spirituelle (parfois mystique, parfois aussi mêlée de réprobation protestataire) est très présente en Angleterre, dès le début du XIV<sup>e</sup> et jusqu'au terme du XV<sup>e</sup> siècle. Évoquons-en quelques exemples dans le très large champ culturel médiéval qui, chacun en est conscient, mêle la théologie aux divers arts. C'est un savant professeur d'Oxford, John Wyclif (1320-1384), très lié à la Cour où il possède l'appui de l'influent John of Gaunt (Jean de Gand, Duc de Lancastre, quatrième fils d'Edouard III et père du futur roi Henry IV) qui met en forme une critique à la fois dogmatique et spirituelle de l'Église institutionnelle<sup>12</sup>. Scandalisé par la richesse de l'institution, il pose plusieurs exigences : a) le retour à la pauvreté évangélique des origines, comme l'ont fait à leurs débuts les instigateurs des Ordres dominicain et franciscain ; b) le rejet de l'idée que l'Église est d'abord la hiérarchie de ses ministres, pour y substituer une Église, communauté des croyants élus, suggérant aussi ce qui deviendra le concept de prédestination ; c) et encore que le chrétien puisse disposer de la parole de Dieu en langue vernaculaire, sans l'intermédiaire de la glose des ministres ; d) enfin le rejet, sous sa forme alors enseignée, du concept de transsubstantiation (l'idée que le pain et le vin, les deux « espèces » de la Communion eucharistique, deviennent au cours de la Communion le Corps et le Sang du Christ). Ses adeptes, qu'on appellera *lollards*, lui survivront, alimentant une Pré-réforme plus ou moins discrète. Quant à lui, s'il meurt sans être inquiété, son mouvement, qui ne connaît immédiatement qu'un succès mitigé, reste influent jusqu'à l'avènement des Tudor<sup>13</sup>.

Dans le même temps, de façon tout à fait indépendante, plusieurs écrivains font valoir des critiques parallèles. Geoffrey Chaucer (c. 1340-1400), héritier de bourgeois enrichis par le négoce, proche de la cour, ambassadeur des modes philosophiques et littéraires venues d'Italie et de France, est tenu à raison pour le premier grand

11. On trouve des témoignages de cette vogue et de ces excès dans certains écrits du chanoine E. Delaruelle, tels que « Dévotion populaire et hérésie au Moyen Âge », in *Hérésies et sociétés dans l'Europe pré-industrielle XI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Mouton, 1968, p. 147-155.

12. Au terme d'une bibliographie gigantesque que l'on ne tentera même pas d'esquisser ici, signalons la parlante évocation dernièrement faite du Wycliffisme en Angleterre par Aude Mairey, « La Bible wycliffite », in *Histoire du Monde au XV<sup>e</sup> siècle*, éd. Patrick Boucheron, Paris, Fayard, 2009, p. 458-463. Voir aussi J. A. F. Thomson, *op. cit.*, chap. 40 et 41.

13. Le paradoxe de cette influence est en partie due au délai nécessaire à l'éclosion de ses suites, qui ne se dévoilent qu'à terme et seront de tous ordres. La bibliographie d'A. Mairey, *op. cit.*, suggère quelques pistes pour en suivre le cours.

poète anglais. Il dénonce (avec humour, ironie et mesure) les travers des laïcs et des religieux de son temps. Les savoureuses et impérissables silhouettes de religieux ou figures gravitant dans l'orbite de la religion de l'époque et qu'il croque dans ses *Contes de Canterbury* (*Canterbury Tales*) sont une satire toujours aimable de ce que d'autres dénoncent avec férocité<sup>14</sup>.

C'est le cas de celui que l'on nomme, faute de savoir sûrement qui il fut, William Langland, auteur de *The Vision of Will Concerning Piers Plowman*, poème fait de trois versions qui se recoupent partiellement, écrites entre c. 1360 et 1385. La forme médiévale traditionnelle utilisée ici, celle du Songe/Vision, recourt, à l'inverse des vers de Chaucer, au vers accentué et allitéré anglo-saxon, et fonctionne le plus souvent sur deux plans, littéral et figural, maintenant le lecteur en suspens entre réalité décrite et implication spirituelle. Le passage qui suit (avec ma traduction), tiré de la fin du *Passus 1* du texte B (vv. 173-187), portant sur un sujet voisin de celui dont traite *La Sommation de Tout-Homme*, permettra de mieux comprendre le ton et la portée de l'œuvre :

Therefore I rede you richly, have ruth of the poor ;  
Though ye be mighty to moot, be meek in your works.  
For by the same measures that you mete, amiss or otherwise,  
You shall be weighed therewith, when you wend hence :  
*Eadem mensura qua mensi fueritis, remecietur vobis.* (Luc, 6 :38)

For though ye be true of your tongue and truly win,  
And as chaste as a child, that in church weeps,  
Unless you love loyally and lend to the poor,  
Such goods as God sends you goodly divide,  
You have no more merit, in mass or in hours,  
Than Malkin from her maidenhead which no man desires.  
For James the Gentle judged in his books  
That faith without the feat, is right nothing worth  
And as dead as a door-tree, unless the deeds follow :  
*Fides sine operibus mortas est. Etc* (Jacques, Epître, 2 :26)

Therefore chastity without charity will be chained in Hell :

(Aussi, je vous préviens très fermement, ayez les pauvres en pitié ;  
Quelque pouvoir que vous ayez au tribunal, soyez douceur en vos actes.  
Car la mesure dont vous usez envers autrui, à tort ou à juste titre,

14. Pour ses œuvres complètes, voir Larry D. Benson, éd., *The Riverside Chaucer*, 3<sup>e</sup> éd., Boston, Houghton Mifflin, 1987.

Celle-là-même sera utilisée pour vous, le jour où vous partez d'ici.  
*Eadem mesura qua mensis fueritis, remecietur vobis* (Luc, 6 :38)

Quand vous seriez franc de la bouche et honnête en vos gains,  
Et aussi chaste que l'enfant pleurnichant pendant le baptême.  
Si vous n'aimez pas pour de bon et ne donnez jamais aux pauvres,  
Partageant comme il faut avec eux ce que Dieu vous envoie,  
De vos messes ou de vos heures canoniales vous ne tirerez pas plus de mérite  
Que la vieille Margot n'en a de conserver un pucelage dont personne ne veut.  
Le bon Jacques l'a bien dit en son Epître :  
Foi sans les Actes est sans valeur,  
Comme porte close est sans vie, à moins que les Actes ne suivent.  
*Fides sine operibus mortas est Etc.*

Et donc chasteté qui va sans charité méritera les chaînes en Enfer : ...<sup>15</sup>

Même si l'on n'est pas très sûr aujourd'hui du retentissement exact de cette œuvre à son époque, les vérités essentielles que clame cette voix volontiers épique, rude mais chaleureuse (elle refuse l'injustice, dénonce les vices, prône l'amour du prochain), trouvent de nombreux échos dans les sermons, les poèmes, les divers textes (contestataires ou non) des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, et perdurent au-delà. Pour divers qu'ils soient par leur thématique, leur finalité, leur écriture et leur valeur esthétique, on retrouve parmi les éléments celui, fondamental dans la leçon chrétienne : la charité active est la condition essentielle du salut après la mort. C'est précisément là la leçon même de la deuxième œuvre présentée ici : *La Sommaton de Tout-Homme*.

Parallèlement, ce XIV<sup>e</sup> siècle exploite encore ce que les présentations littéraires nomment parfois « les poèmes de la vision ou du songe » rassemblés commodément dans un certain manuscrit, dit *Pearl Manuscript*. Y figurent en particulier les deux œuvres remarquables que sont *Sir Gawain and the Green Knight* (*Sire Gauvain et le Chevalier Vert*) et *Pearl* (*Perle*)<sup>16</sup>. Le premier (poème de 2530 vers lié à la matière arthurienne) conte la folle aventure du noble Gauvain répondant au défi lancé par le mystérieux et monstrueux Chevalier Vert qu'il décapite d'un coup d'épée mais qui repart

15. On trouvera des extraits de l'œuvre dans J. B. Trapp, *Medieval English Literature*, in John F. Ker-mode et J. Hollander, éd., *The Oxford Anthology of English Literature*, vol. 1, Oxford, Oxford University Press, 1973, p. 188-207. Le texte B de cette œuvre est édité en anglais moderne : voir William Langland, *Piers Plowman, a New Translation of the B-Text*, trad. A. V. C. Schmidt, Oxford, Oxford University Press, « Oxford World's Classics », 1992.

16. *Sire Gauvain et le Chevalier Vert* est présenté dans le recueil de J. B. Trapp, *op. cit.*, p. 208-223. On pourra en prendre connaissance dans la belle traduction française de Juliette Dor, Paris, UGE, « Bibliothèque médiévale », 1993.

tranquillement en emportant sa tête. Gauvin, que le chevalier convie à venir le retrouver à la Chapelle Verte un an plus tard, au risque d'y être décapité, traverse au péril de sa vie un monde merveilleux en quête de l'« Aventure de la Chapelle Verte ». Il devra éviter les pièges liés à la provocation guerrière mais aussi à l'aventure amoureuse la plus piquante, affirmant ainsi la réalité (et les limites) de sa valeur de chevalier. Ce titre exprime l'essence de la *courtoisie*, notion faite d'honneur, de courage (ou vertu) au service de la vérité, et de civilité. Elle a produit entre autres choses la *fin amor* dont le monde médiéval près de sa fin garde la nostalgie. Plus curieux, et plus difficile encore à pénétrer, est le second poème, la *Perle*: ce terme désigne à la fois le trésor de joaillerie, mais aussi la jeune fille chérie d'un père qui la perd un jour, et ne pourra l'entrevoir plus tard qu'en songe, de l'autre côté du fleuve qui sépare vivants et morts, et qui doit faire l'apprentissage de la souffrance attachée à cette longue frustration.

Il n'y a pas, malgré les apparences, tant de distance entre ces remarquables poèmes écrits dans la langue du Nord-ouest (Cheshire et Lancashire), dans le vers allitéré encore de tradition loin de la Cour en cette fin du XIV<sup>e</sup> siècle, et les écrits d'inspiration mystique d'auteurs (hommes et femmes) qui explorent les voies du ressourcement spirituel (pour eux-mêmes ou pour ceux et celles qu'ils dirigent). Entre ces différentes œuvres, au demeurant, les différences sont sensibles, seules les rassemblant l'intention d'ouvrir l'esprit du destinataire au cheminement vers la relation à Dieu. La brève mais éclairante présentation que fait A. Crépin des mystiques anglais de la période facilite l'accès à plusieurs de ces œuvres. Ce sont celle de Richard Rolle (c. 1300-1349), ermite du Yorkshire et auteur, entre autres, de *The Form of Living (Forme de la Vie Parfaite)* où il indique le voie vers la vie mystique, et du *Incendium Amoris (Le feu de l'Amour)* qui chante l'ivresse de l'amour de Dieu. Ou celle encore du chanoine augustin Walter Hilton (comté de Nottingham, 1396) dont *The Scale of Perfection* enseigne au disciple comment purifier son âme pour accéder ensuite à la refonte du sentiment intérieur<sup>17</sup>. L'un de ses contemporains resté anonyme est l'auteur de traités fameux dont *The Cloud of Unknowyng*. Celui-ci, en chapitres très brefs, enseigne à l'inverse comment l'individu intime doit s'abstraire de tout pour arriver, à travers cette absence à soi-même (ou *Nuage*

17. C'est le beau volume dû à A. Crépin et H. Taurinya-Dauby, *op. cit.*, qui offre, en des pages combinant élégamment sensibilité érudite et clarté pédagogique, un accès suggestif aux écrits, mal connus et souvent passés sous silence, des mystiques anglais de la deuxième moitié du XIV<sup>e</sup> siècle et des premières décennies du XV<sup>e</sup>. Le chapitre 18 de ce petit mais précieux volume excelle à dire en quelques phrases essentielles ce qu'il en est de *La Forme de la Vie Parfaite (The Form of Living)* de Richard Rolle et de son *Feu de l'Amour (Incendium Amoris)*.

d'inconnance), à découvrir l'Être suprême. L'une des figures féminines du mysticisme anglais des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles est Julian of Norwich (1343-c. 1413) qui finira recluse dans une église de Norwich. Tout oppose ses sobres *Revelations of Divine Love* au récit de Margery Kemp. Celui-ci, *The Book of Margery Kemp*, dicté et réécrit après coup, relate les *visions* mais aussi la vie tumultueuse de cette femme d'affaires, grande voyageuse et visionnaire<sup>18</sup>.

Pour important qu'il soit au regard de l'idéologie, ce secteur de la littérature religieuse ne saurait, en termes d'influence, éclipser ce dont il faut encore dire un mot. Il s'agit de ce que notre manie moderniste de la segmentation nous fait classer en un genre à part : le théâtre. Celui-ci, annexe de notre « littérature », appartient en fait à la fois à la sphère religieuse évoquée jusqu'ici, mais aussi à cet « univers visuel médiéval » que Derek Pearsall affirme impossible à retrouver tout en entreprenant de le ressusciter avec talent, dans un chapitre qu'il faut consulter<sup>19</sup>. De même que les chefs-d'œuvre précédemment cités ou évoqués étaient des produits culturels de large consommation orale dans une culture où la transmission demeurerait inégalement partagée entre écrit et oral (selon époques et milieux), de même on n'oubliera pas que l'idéologie religieuse (avec le divertissement que les peuples savent en tirer) s'incarne dans des œuvres théâtrales dont il importe de dire succinctement un mot ici.

Les deux siècles dont on a tenté d'esquisser l'image voient, en Angleterre comme sur le Continent, se développer un théâtre pour l'essentiel religieux, dont nous restent aujourd'hui des débris relativement rares mais d'autant plus importants. Ce sont, d'une part, les « cycles », ensembles d'épisodes du récit biblique (et parfois extrabiblique), joués sous la responsabilité des municipalités et des guildes dans certaines grandes villes anglaises des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, au début de l'été généralement, entre Fête-Dieu et Pentecôte. De ces ensembles, nombreux selon les témoignages écrits, seuls quatre nous restent, dont deux seulement sont sûrement associés à une ville, Chester et York. Ces suites d'épisodes qui déroulent l'histoire du monde selon la Bible, et qui ont entretenu une longue mémoire spectaculaire jusqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle anglais (puisque Shakespeare s'en souvient et parfois les exploite), furent longtemps négligées. Ressuscitées dans les années 1950, elles se sont acquies une notoriété nouvelle parmi les foules, plutôt agnostiques, de la fin du XX<sup>e</sup> siècle, leur apportant spectacle et séduction,

18. Les dernières pages de ce remarquable chapitre 18 d'A. Crépin et de H. Taurinya-Dauby présentent enfin Julian of Norwich et, moins sûrement peut-être, la multiple Margery Kemp.

19. On lira avec autant de plaisir que de profit l'article de Derek Pearsall, « The Visual World of the Middle Ages », in *The New Pelican Guide to English Literature*, éd. Boris Ford, vol. 1, *Medieval Literature*, op cit., p. 290-317.

plus sans doute que doctrine et conviction<sup>20</sup>.

Nous restent d'autre part, sans doute en raison de l'histoire tumultueuse de la religion anglaise aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, quelques rares textes dramatiques que l'on dira d'inspiration morale et religieuse et qui esquissent la tradition qu'illustrera plus tardivement *La Sommation de Tout-Homme*. Ce sont essentiellement *The Pride of Life*, fragment sans doute écrit au début du XV<sup>e</sup> siècle, qui conte comment le « Roi de Vie » fut, malgré sa superbe, vaincu par la Mort, ainsi que *Dux Moraud*, sinistre récit de meurtre et d'inceste avant le miraculeux remords, *in fine*, de l'aristocratique héros. Ce fragment textuel anticipe les horreurs du théâtre des derniers élisabéthains et des Stuart. C'est enfin l'imposant ensemble de 3648 vers que constitue *The Castle of Perseverance* (c. 1425). C'est là un magnifique témoignage (dont reste aussi un plan de scène) de ce que purent être les mérites spectaculaires du « théâtre en rond » et qui ne devrait être ignoré d'aucun de ceux qu'enthousiasment aujourd'hui encore les réussites de la scène élisabéthaine. Viennent enfin les quelques textes dramatiques accessibles, contemporains de *La Sommation de Tout-Homme* ou immédiatement précédents. Ce sont : *Genre-Humain/Mankind* (c. 1465) « pièce morale » basée dans l'East Anglia elle aussi ; *The Croxton Play of the Sacrament* (1470), version anglaise d'un « miracle » connu sur le Continent ; ou encore *Fulgens and Lucre*, premier exemple connu du genre de l'« interlude », pièce théâtralement remarquable et la première à être imprimée (c. 1512). De surcroît, on connaît l'auteur (Henry Medwall), ainsi que les possibles circonstances de sa représentation<sup>21</sup>.

20. Sur cet immense domaine (auquel appartiennent nos deux pièces mais qui les excède largement) les travaux strictement européens, d'abord essentiellement britanniques, germaniques et néerlandais furent, pour des raisons historiques, complétés en gros entre les années 1930-1950 par la critique anglo-saxonne, surtout canadienne et nord-américaine que l'on renonce d'ailleurs, en raison de son poids incompatible avec la place dévolue à une simple introduction, à tenter de résumer ici, nous limitant à ce qui intéresse les secteurs explicitement mentionnés dans notre revue. On renvoie surtout aux travaux de Lois Potter, *The Revels' History of Drama in English*, sous la dir. de Clifford Leech et T. W. Craik. 8 vols, vol. 1: *Medieval Drama*, Londres, Methuen, 1983, et sa bibliographie, même si ces vues sont en permanence à réviser.

21. Sur cette partie du corpus médiéval anglais, la critique britannique et européenne retrouve une belle vigueur dès les années 1960, parallèlement aux nombreux travaux venus du continent américain. Le *New Pelican Guide* déjà cité propose des illustrations qui font date de ce partage des contributions critiques. Ainsi peut-on voir Alan H. Nelson inaugurer par son volume sur le théâtre d'Henry Medwall, *The Plays of Henry Medwall*, Cambridge, D. S. Brewer, 1980, l'intérêt pour un répertoire rompent délibérément avec le modèle médiéval des Cycles urbains. Et dans la foulée, trois britanniques, les époux Axton, Marie et Richard, suivis par Peter Happé, se partagèrent les productions majeures

Ce qu'il faut retenir de ce bref survol c'est que, au-delà de leurs intentions et de leur inspiration propres, toutes ces œuvres étroitement liées à la culture chrétienne, et qui, pour certaines seulement, dénoncent les excès et erreurs de la société ou de l'institution cléricale, manifestent toutes une constante dilection pour une forme d'exploration de la personne intime, dès avant la Renaissance bien sûr. Elles utilisent souvent comme forme d'expression, et à des fins diverses, la vision onirique comme voie d'accès à un en-deçà ou un au-delà de la réalité, ce dont la forme dite *allégorique* rend diversement compte. Elles expriment enfin, en cette fin de Moyen Âge qui va accoucher du « médiévalisme », le prestige obsolète et nostalgique de la *courtoisie* avec ses deux versants sociologiques, le hiérarchique et l'amoureux (ce dernier qui fut à l'origine du succès, deux siècles plus tôt, du célèbre « amour courtois » né de la *fin amor*). Ces valeurs résiduelles, réactivées, alimenteront encore l'inspiration européenne, et connaissent d'ailleurs un renouveau en Angleterre à la fin de la Renaissance.

Il reste à rappeler que l'émotivité volontiers démonstrative soulignée plus haut nourrit aussi, dans le climat d'épidémies et de guerres évoqué, une véritable obsession de la mort comme dissolution du corps et comme aventure spirituelle de l'âme, confrontée (dans la perspective chrétienne) au Salut ou à la Damnation. Si ses manifestations sur des fresques, murs d'églises, façades, cimetières sont surtout

des premières décennies du nouveau siècle, alimentant une série qui s'arrêtera, hélas, en 1986 sur le double volume consacré aux pièces de John Bale. Voir aussi l'indispensable *Cambridge Companion to Medieval English Theatre*, éd. Richard Beadle, Cambridge, Cambridge University Press, 1994. Par ailleurs, si David Bevington remet le passé des Cycles à portée de lecture avec son recueil *Medieval Drama*, Boston, Houghton Mifflin, 1975, son volume est aujourd'hui épaulé (grâce à des choix sagement complémentaires) par le recueil de Greg Walker, éd. *Medieval Drama, an Anthology*, Oxford, Blackwell, 2000. Pour le théâtre spécifique de ce début de XVI<sup>e</sup> siècle, le travail éditorial qu'encouragent les sociétés savantes britanniques et nord-américaines continue à produire ses effets. Il faut ici signaler ce que la recherche française a apporté à ce mouvement. Aussi, André Lascombes, co-auteur du présent volume, se vit-il proposer en 1966 la tâche pionnière de réinscrire ce théâtre lointain dans la culture de son époque. Sa thèse d'état, *Culture vernaculaire et théâtre en Angleterre à la fin du Moyen Âge*, soutenue à la Sorbonne en 1980, fut donc bâtie sur des sources documentaires qui, avant l'ère d'Internet, étaient peu accessibles en France, quête poursuivie dans plusieurs publications ultérieures. Ainsi, Jean-Paul Debax, notre deuxième co-auteur, achevait à son tour en 1987 sa propre investigation sur le théâtre Tudor, centrant sa thèse d'état sur les pièces morales et interludes de 1460 à 1570, *Le théâtre du 'Vice' ou la comédie anglaise* (3 vols, thèse d'état, Paris Sorbonne, 1987). Ce retour bienvenu des médiévistes français dans ce secteur critique avait déjà été marqué d'ailleurs par la thèse d'état de Claude Gauvin consacrée au Jeu qu'on appelait encore *Jeu de Coventry* (*Ludus Coventriae*) et qui fut publiée ultérieurement : *Un Cycle du théâtre religieux anglais au Moyen Âge : « Le Jeu de la ville de N. »*, Paris, Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique, 1973.



continentales, sermons et poèmes en multiplient les rappels en Angleterre, ainsi que, sur la fin du xv<sup>e</sup> siècle, les documents issus de la nouvelle technologie de l'imprimerie, dont les « *block books* », ces ouvrages bon marché illustrés qui multiplient, avec celles de la Passion du Christ, les représentations grossières gravées sur bois d'une mort physique menaçante (*Dance of Death*) et incitent, par la pratique d'un véritable « art de mourir » (*ars moriendi*), à protéger l'âme du mourant<sup>22</sup>.

On soulignera pour conclure ce que de multiples documents attestent mais que notre époque semble curieusement vouloir oublier : par un paradoxe qui n'est qu'apparent, les communautés d'Europe du Nord surtout, récemment gagnées à un matérialisme mercantile triomphant, ont une pratique dévotionnelle qui n'est pas toujours exempte de contaminations superstitieuses, voire parfois d'un souci d'efficacité proche de la computation magique<sup>23</sup>. Ceci peut s'expliquer en partie, pour l'Angleterre en tout cas, par un encadrement religieux souvent précaire dans le pays profond. Dû à une pratique souvent désastreuse du cumul des bénéfices, celui-ci conduit le bénéficiaire à déléguer les postes ruraux à de pauvres prêtres misérablement rétribués et mal formés<sup>24</sup>. Mais plus généralement, ce ne sont là que des signes de la tension qui va croissant entre les violents ébranlements d'une société durablement christianisée, et d'autre part les retards, généralement dus aux élites, mis à favoriser un renouveau spirituel.

22. On lira avec profit l'étude de Jeanette Zwingenberger, *The Shadow of Death in the Work of Hans Holbein the Younger*, Bournemouth, Parkstone, 1999, sur les œuvres graphiques qu'a influencées cette obsession de la mort.

23. Jacques Toussaert, *Le sentiment religieux en Flandre à la fin du Moyen Âge*, Paris, Plon, 1963, fait pour l'Europe du Nord le constat documenté d'une religion pratique à la fois désireuse de plus d'intériorité et portée à des excès proches de la superstition. Pour l'Angleterre, on consultera les travaux de Keith Thomas, *Religion and the Decline of Magic: Studies in Popular Beliefs in Sixteenth and Seventeenth Century England*, Londres, Weidenfeld & Nicolson, 1971; de Peter Heath, *The English Parish Clergy on the Eve of the Reformation*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1969; et d'Eamon Duffy, *The Stripping of the Altars: Traditional Religion in England, c. 1400-c.1580*, New Haven, CT, Yale University Press, 1992, qui offrent, pour le xv<sup>e</sup> siècle et le xvi<sup>e</sup> siècle réformé, des perspectives qui sont à conjuguer avec les documents déjà relevés par A. Lascombes, *op. cit.*

24. L'étude de P. Heath, *op. cit.*, brève mais bien documentée et ultra-utile, met surtout l'accent sur les conditions de vie et d'exercice de prêtres, sommairement formés, qui occupent souvent la place de « bénéficiaires », titulaires souvent absents de leur paroisse. Ses conclusions ont nourri, outre la thèse d'A. Lascombes, l'étude d'E. Duffy, *op. cit.*, et les estimations plus récentes de l'état religieux de l'Angleterre, entre celui du xv<sup>e</sup> et celui du xvi<sup>e</sup> siècle.

